CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Salle Garnier, le 29 octobre 2026. « Roméo et Juliette » de Prokofiev par Jean-Christophe MAILLOT et les Ballets de Monte-Carlo

Cela fait trente ans, presque jour pour jour, que ce *Roméo et Juliette* de Prokofiev – imaginé par Jean-Christophe Maillot pour les *Ballets de Monte-Carlo* – a vu le jour, dans cette même Salle Garnier de Monte-Carlo, et la reprise du spectacle ces jours-ci n'a strictement rien d'un exercice de piété muséale. C'est une déflagration ! Une de celles qui laissent le spectateur cloué à son fauteuil, le souffle court.

La réussite de ce ballet tient d'abord à un parti pris dramaturgique qui, trente ans plus tard, n'a pas pris une ride : tout nous est raconté par le prisme de Frère Laurent (formidable **Jaat Benoot**), rongé par le remords, revivant le drame comme un film dont il serait à la fois le projectionniste et le coupable. Ce *flash-back* fiévreux débarrasse l'histoire de ses scories les plus attendues – pas de fiole brandie comme un trophée, pas de balcon fleuri pour carte postale – pour ne garder que l'essence de l'émotion. La scénographie d'**Ernest Pignon-Ernest**, d'une épure saisissante, laisse le champ libre au mouvement, et l'on comprend vite que le vrai décor, ici, c'est le corps des danseurs.



Et quels corps. La troupe des **Ballets de Monte-Carlo**, portée par trente ans de langage *maillotien*, n'a rarement été aussi souveraine. **Juliette Klein** est une révélation. Sa Juliette n'a rien de la porcelaine tremblante des traditions : c'est une force de la nature, un cœur incandescent qui sait ce qu'il veut et balaie tout sur son passage. Gracile, diaphane, oui — mais d'une diaphanéité qui brûle. Face à elle, **Francesco Resch** compose un Roméo d'une beauté esthétique et intérieure rare : plus indécis, submergé par ses émotions, il trouve en Juliette un point d'ancrage, et l'on voit littéralement le garçon devenir homme à mesure que le drame se referme sur lui. Leur pas de deux est comme une conversation à voix basse dans une pièce en feu. Mais il est un moment où le temps suspend vraiment son vol, et c'est celui que l'on attendait toutes et tous : la scène du tombeau. Là, dans cette lumière blafarde et ce dépouillement qui fait soudain de la scène un espace sacré, le fameux baiser de Roméo à Juliette produit une image d'une

sidérante beauté. Le corps sans vie de Juliette se soulève, comme aimanté par la bouche de Roméo, comme si la mort elle-même consentait un instant à reculer. Ce n'est pas un effet : c'est une vision. Le corps inerte s'arrache au sol avec une lenteur irréelle, suspendu entre deux mondes, et l'on retient son souffle en se demandant si Juliette va revenir à la vie ou si c'est la vie qui vient de la quitter pour toujours. D'une beauté à couper le souffle, d'une tristesse absolue, cette image condense à elle seule tout le propos de Maillot : l'amour plus fort que la mort, mais assez fou pour la rejoindre.

De son côté, **Ige Cornelis** signe un Mercutio absolument captivant – insolent, bondissant, d'une théâtralité magnétique qui rend sa disparition brutalement insupportable. **Jaat Benoot** incarne un Frère Laurent d'une humanité déchirante, trait d'union fragile entre l'innocence et la catastrophe. Et il faut faire un sort tout particulier au Tybalt de **Simone Tribuna** : silhouette de lame, regard de braise, port de tête altier, il incarne un Tybalt ni caricatural ni gratuitement brutal, mais habité d'une rage sourde et d'une dignité tragique qui donnent à chaque affrontement une tension électrique.



Autour d’eux, chaque rôle trouve son incarnation : la Nourrice de **Lydia Wellington** et Lady Capulet de **Marianna Barabas** apportent la chair et la complexité d’un monde adulte qui regarde la jeunesse se briser sans toujours savoir la retenir ; Rosaline (**Emily Blake**), Benvolio (**Dillon Brizic**), Pâris (**Alejandro Moya Vaquero**) — tous existent, tous comptent, et la mécanique du drame se met en place avec une précision d’orfèvre. La chorégraphie de **Jean-Christophe Maillot**, faite d’arrêts et d’explosions soudaines, de diagonales qui rapprochent et d’arrêts sur images qui figent le temps, n’a rien perdu de sa modernité cinématographique.

Un regret, un seul, et il est de taille : l’Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo n’est pas en fosse ce soir. En 1996, il était là, sous la baguette de David Garforth, et l’on se prend à rêver de ce que cette partition de Prokofiev, si charnelle et si lyrique, aurait gagné à vibrer en direct dans l’acoustique si particulière de la Salle Garnier. La bande sonore utilisée à la place est celle enregistrée à la création

de la pièce en 1996, avec un OMPC des grands soirs, placé sous la direction de David Garforth : les cuivres mordent, les cordes pleurent, et l'émotion passe. Mais c'est une émotion de haute fidélité, pas de peau.

Que retenir de cette soirée ? Que trente ans n'ont rien émoussé, bien au contraire. Que les Ballets de Monte-Carlo possèdent aujourd'hui une génération d'interprètes capables de faire respirer un chef-d'œuvre sans jamais le réciter. Et que le *Roméo et Juliette* de Maillot reste ce qu'il a toujours été : non pas une tragédie de la fatalité, mais une tragédie de l'innocence — et c'est précisément pour cela qu'elle continue, trente ans après, de nous briser le cœur avec une délicatesse infinie.



CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Salle Garnier, le 29 octobre 2026. « Roméo et Juliette » de Prokofiev par Jean-Christophe MAILLOT et les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero

CRITIQUE, comédie musicale. MONACO, Salle Garnier, le 31 décembre. ANDREW LLOYD WEBER : « Cats ». Mise en scène : Trevor Nunn ; Chorégraphie : Gillian Lynne ; Direction musicale : Daniel McLaughlin

Chat, alors ! On se rend en la somptueuse Salle Garnier de Monaco – là où résonnent d'habitude les opéras de Verdi et de Puccini – voilà que nous explose au visage, dans la plus parfaite des productions de *Broadway,* la comédie musicale *Cats*. Un tourbillon de danses, de lumières, de chansons, de cabrioles, de rythmes, de *swing* ! Et, soudain,

la chanson mythique « *Memory* » qui s'élève et nous fait frissonner…

Cats vient d'illuminer pendant presqu'un mois les fêtes monégasques. On peut vous l'affirmer : *chat* valait le coup ! L'histoire ? Une nuit. Une décharge urbaine. Une tribu de chats se rassemble pour faire la fête et élire celui qui accédera a*u Heaviside Layer*, le paradis félin. L'élu – ou plutôt l'élue » – est Grizabella, ancienne gloire fanée, bannie, qui revient à la vie. Il y a de la morale dans cette histoire.

Dans cette nuit-là, les chats ne sont pas tous gris ! La scène déborde de couleurs, les costumes animaliers sont éblouissants de même que les maquillages. On imagine le temps que les artistes ont dû passer devant leur miroir avant d'entrer en scène !

La troupe incarne ce que la comédie musicale américaine sait produire de mieux : des artistes complets, entraînés à la danse, à l'acrobatie, aux claquettes, au chant. Oui, ici, les chats chantent – et chantent juste ! La troupe évolue d'un seul élan. Un seul frisson la parcourt, un seul souffle la porte, un même courant l'électrise. Dans cette affaire, il y en a un qui n'a pas donné sa langue au chat : c'est le metteur en scène ! Il savait ce qu'il voulait. Tout – chaque entrée, chaque sortie, chaque déhanchement, chaque mouvement d'épaule – est réglé au millimètre. Pas une hésitation dans les mouvements, les pas de danse, les cabrioles, les ensembles !… Les acteurs glissent avec une souplesse de félin… jusque dans la salle. Et avant même que la pièce ne s'ouvre à la fin sur le paradis des chats, le public est déjà aux anges.

Au début du spectacle est faite une annonce : l'orchestre joue en direct. L'info est d'importance, car les musiciens sont cachés. Et, vu la perfection de ce qu'on entend, et la

synchronisation avec les chanteurs, on aurait pu croire à un enregistrement. Non, *Ladies and Gentlemen*, c'est du *live*. Et du beau !

Monaco n'est pas près d'oublier ces *Cats*. *Chat* valait vraiment le déplacement !



CRITIQUE, comédie musicale. MONACO, Salle Garnier, le 31 décembre. ANDREW LLOYD WEBER : « Cats ». Mise en scène : Trevor Nunn ; Chorégraphie : Gillian Lynne ; Direction musicale : Daniel McLaughlin. Crédit photo (c) Opéra de Monte-Carlo

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Salle Garnier, le dim 26 octobre 2025. « Herman Scherman » de W. FORSYTHE et « See you » de Paul LIGHTFOOT par les Ballets de Monte-Carlo

Ce dimanche 26 octobre 2025, la Salle Garnier de Monte-Carlo a vibré d'une énergie créative rare, grâce aux Ballets de Monte-Carlo qui ont offert au public très chic et international de la cité Princière une soirée chorégraphique exceptionnelle, magistralement interprétée par sa célèbre compagnie monégasque, en restituant avec maestria le dialogue entre la légende établie (William Forsythe) et la création naissante (Paul Lightfoot).

Rendre compte de la performance de « *Herman Schmerman* » de **William Forsythe**, c'est évoquer une leçon d'histoire de la danse vivante. Créé en 1992 pour le New York City Ballet, ce ballet est un pilier de l'œuvre du chorégraphe américain qui a libéré le ballet de ses attaches classiques pour en faire une forme d'art résolument contemporaine. La pièce s'ouvre sur un

quintette dynamique, où la musique électronique et minimaliste de **Thom Willems** installe immédiatement un univers à la fois précis et décalé. Les danseurs, avec une virtuosité qui semble presque facile, ont déconstruit la ligne néoclassique pour lui insuffler une urgence et un angle nouveaux. Puis est venu le célèbre pas de deux, ajouté ultérieurement par Forsythe pour le Ballet de Francfort. Portant les costumes audacieux de **Gianni Versace**, les deux interprètes ont transformé la scène en un laboratoire du mouvement, où chaque porté, chaque équilibre, chaque rupture de rythme était une redéfinition de la relation entre les corps. La scénographie et les lumières de **Tanja Rühl**, épurées et efficaces, ont creusé l'espace, faisant de la Salle Garnier un écrin parfait pour cette œuvre qui révolutionna durablement l'esthétique du ballet.



Après l'effervescence de Forsythe, l'entrée dans l'univers de

Paul Lightfoot fut un changement d'atmosphère aussi radical qu'envoûtant. Pour cette création mondiale, le chorégraphe britannique a choisi la voie de l'intimité et de la réflexion, nous entraînant dans un ballet qu'il pressent lui-même comme un tournant dans sa carrière. La partition originale de **Max Richter**, interprétée en direct par six musiciens de **l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** (Liza Kerob au 1er violon, Kati Szutz au 2nd violon, Federico Hood à l'alto, Thierry Amadi au 1er violoncelle, Thibault Leroy au 2nd violoncelle, Simon Zaoui au piano), a été l'âme de cette œuvre, et leur placement sur le plateau n'était pas anodin ; ils n'étaient pas de simples accompagnateurs mais de véritables acteurs du drame qui se jouait. Les mélodies envoûtantes et les nappes minimalistes de Max Richter, portées par les musiciens, ont tissé un lien charnel et immédiat avec les danseurs. Lightfoot, qui a également conçu les décors, les costumes et les lumières, a créé un écosystème scénique cohérent et poignant. La danse, tour à tour tendre et puissante, explorait la relation à l'autre et la dimension collective de la création. Les corps semblaient engager une conversation avec la musique, répondant aux phrases des cordes, aux accents du piano, dans un théâtre de la vie où chaque mouvement racontait une histoire de rencontre, de présence et d'adieu.

La Salle Garnier, joyau architectural témoin de la démesure et de l'audace de Monte-Carlo, n'a pas seulement accueilli le spectacle ; elle en a été un partenaire à part entière. Son acoustique exceptionnelle a permis à la fois la clarté rythmique de la composition électronique de Willems et la profondeur émotionnelle de la partition de Richter. Son décor magique a offert un contraste et un écrin parfaits pour ces deux œuvres qui, bien que différentes, célébraient le corps en mouvement. Quand les dernières notes de Richter se sont éteintes et que les danseurs de « *See You* » se sont figés dans la lumière tamisée, un silence lourd d'émotion a précédé les ovations. La salle, conquise, a salué par une standing-ovation

méritée la performance des danseurs, la vision des chorégraphes, la sensibilité des musiciens et le travail d'une institution, **Les Ballets de Monte-Carlo**, qui, sous la direction de **Jean-Christophe Maillot**, continue inlassablement de cultiver l'excellence et d'écrire l'avenir de la danse. *Bravi !*

_____

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Salle Garnier, le 26 octobre 2025. « Herman Scherman » par W. Forsythe et « See you » de Paul Lightfoot par les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique © Alice Blangero

---

CRITIQUE, concert. MONACO, Salle Garnier, le 6 avril 2025. RAVEL : Trio / MESSIAEN : Quatuor pour la fin du temps. Trio Pantoum et Ann Lepage (clarinette)

Le printemps porte en lui l'idée de renouveau, de

jeunesse, de fraîcheur, de vivacité, de limpidité. Un groupe musical possède en lui ces caractéristiques au plus haut niveau : c'est l'extraordinaire Trio Pantoum qui a clôturé le Printemps des arts de Monte-Carlo. Ce trio est un printemps à lui tout seul !

Il fallait l'entendre interpréter le *Trio* de **Maurice Ravel**. Cette œuvre est emblématique pour cet ensemble. Il a pris le nom, *Pantoum*, de son deuxième mouvement – forme poétique de Malaisie qui a inspiré Ravel. Nous avons rarement entendu une interprétation aussi fine, subtile, limpide, précise, transparente de cette œuvre. Le souffle d'un zéphyr passait sous leurs archets. Et ces *pianissimi* ! Avez-vous déjà entendu des nuances plus fines, des sons plus transparents ? Ces jeunes nous ont donné une leçon. Il fallait également les entendre dans le *Quatuor pour la fin du temps* d'**Olivier Messiaen**, dans lequel ils furent rejoints par la clarinettiste **Ann Lepage**. De cette œuvre créée dans les conditions atroces que l'on sait – dans un camp de prisonnier pendant la guerre – ils donnèrent une interprétation frémissante, élégante, jaillissante, inspirée, parfaite au plan de l'intonation, du phrasé, de la virtuosité. Ainsi s'enchaînèrent ces indescriptibles « *Liturgie de cristal* », « *Vocalise de l'ange* », « *Fouillis d'arc en ciel* » qui constituent cette œuvre. Lorsque la clarinettiste entama l'« *Abîme des oiseaux* », il se fit un silence dans la salle. On était accroché à son souffle. Le temps n'était peut-être pas fini. En tout cas, il était suspendu. Puis ce fut la « *Louange à l'immortalité de Jésus* » : à ce moment ultime de l'œuvre le chant solitaire du violon s'élève vers le ciel, accompagné de tintements angéliques du piano.

Ainsi s'achevait le Printemps des arts. Une « *Fin du temps* » pour une fin de « Printemps »…

CRITIQUE, concert. MONACO, Salle Garnier, le 6 avril 2025. RAVEL : Trio / MESSIAEN : Quatuor pour la fin du temps. Trio Pantoum et Ann Lepage (clarinette). Crédit photographique © Alice Blangero